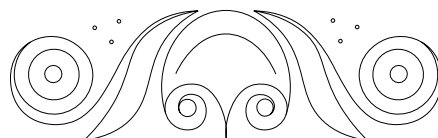


Festival de Cornouaille

Le breton au fil du temps

exemple d'une famille de
Combrit Sainte-Marine

Dossier de Mona DUVAL
Reine du cercle de Combrit



·:o>>> Kombrid <<<o:·
Bagad ha Kelch keltieg

>>> Remerciements <<<



Tout d'abord, je tiens à remercier particulièrement ma famille qui a pris le temps de répondre à mes nombreuses interrogations, m'ayant ainsi permis de vous transmettre une partie de mon héritage culturel.

Je tiens également à remercier André CHARLOT et Michel BOLZER pour la transmission de leur savoir sur la culture bretonne, au cours des nombreux après-midis passés à leurs côtés.

Michel BOLZER, je te remercie encore de m'avoir laissé l'opportunité de m'inspirer du costume de mariage de ta maman.

Je souhaite aussi remercier Jeannette, Nadine CHAMINAND et ma maman, Marie-Rose, pour l'aide qu'elles m'ont apportée dans la constitution de ce magnifique costume que je porterai à l'occasion du Festival de Cornouaille. Mes remerciements vont également à Solenn BOËNNEC qui m'a aidé dans les recherches en lien avec le costume.

Enfin, je remercie toutes les personnes de l'association Bagad et Cercle de Combrit, notamment celles qui m'ont aidé à réaliser ce dossier, ainsi que pour m'avoir apporté leur soutien.

>>> Sommaire <<<

Introduction >>> 3

Méthodologies de transmission d'une langue >>> 4

- >>> Immersion
- >>> Intégration
- >>> Apprentissage

Évolution de la transmission du breton >>> 8

- >>> Langue maternelle et de société
- >>> Le rejet du breton
- >>> La génération perdue
- >>> La nouvelle génération de bretonnants

Le breton aujourd'hui >>> 13

- >>> Le regard extérieur
- >>> Le breton, une langue vivante
- >>> Quel avenir pour la langue ?

Conclusion >>> 17

Mona costume >>> 20

Annexes >>> 23

>>> Introduction <<<

La culture et la langue bretonnes ont toujours fait partie de ma vie. Dès mon plus jeune âge, mes parents ont souhaité m'inscrire en école bilingue publique. C'est ainsi que j'ai commencé mon parcours bretonnant en maternelle à l'école publique de Lestonan à Ergué-Gabéric. Je suis restée en filière bilingue jusqu'à la classe de CM2. Une fois arrivée au collège, il m'a fallu faire un choix quant à mon envie de continuer à apprendre le breton.

C'était pour moi une évidence : il fallait que je parle breton. J'ai donc continué en cursus bilingue, à Quimper, au collège puis lycée Brizeux.

Faire partie des « jeunes bretonnants » n'a pas toujours été facile pour moi. J'ai dû faire face aux remarques de certains camarades de classe pour qui la langue bretonne était "démodée". Parfois les adultes non plus ne comprenaient pas pourquoi une « jeune » voulait parler cette langue, considérant qu'elle « appartenait au passé ». Malgré tout cela, continuer l'apprentissage et la pratique de la langue bretonne était très important pour moi, afin de ne pas la laisser s'éteindre et c'est également la langue qui me rapproche de mes ancêtres et de certains membres de ma famille.

Je suis arrivée à un moment de ma vie où il a été important pour moi de comprendre le lien de ma famille avec la langue bretonne. C'est en première année de licence "Breton et langues celtiques" que ces questionnements ont émergé. J'ai pris conscience de l'exception que représente le choix de ma famille de soutenir la transmission du breton dans mon éducation, au contraire d'autres familles et malgré le fait que mes deux parents ne soient pas bilingues. J'ai bien observé dans ma famille des bretonnants pour qui la langue est une transmission de génération en génération, mais également que certains autres membres n'ont pas reçu cet héritage. Mes questions se sont intensifiées après avoir assisté à certains cours de la faculté : pourquoi mes parents ne parlent pas breton, alors que mon frère et moi, leurs enfants, oui ? Ou encore, pourquoi certains considèrent le breton comme une langue morte, non usitée, sans avenir ?

Ce dossier va aborder la place du breton dans l'éducation et sa transmission à travers le temps. Il se compose de trois parties : la première expose les différentes méthodologies d'apprentissages d'une langue. La deuxième retrace les évolutions sociétales influençant l'apprentissage du breton. Enfin la dernière et troisième partie interroge la place du breton dans la société contemporaine. Afin d'illustrer mes propos, j'ai pris pour exemple ma famille et souhaite vous partager leurs mots, dont vous trouverez la retranscription complète en annexes.

>>> Méthodologies de transmission d'une langue <<<

Dans le cadre commun, nous pouvons considérer qu'il existe plusieurs façons d'apprendre une langue : l'intégration, l'immersion et l'apprentissage. Nous observerons dans un second temps que le breton n'échappe à aucun de ces schémas.

>>> Intégration

“

L'intégration linguistique est comme un processus qui commence par l'apprentissage de la langue d'accueil et se poursuit par une pratique de plus en plus fréquente de cette langue dans les différentes sphères de la vie quotidienne.

”

Anne-Sophie Calinon (2013)

L'intégration représente la première façon d'apprendre une langue et désigne le fait d'être complètement entouré de locuteurs, à la fois dans le contexte familial, mais aussi dans la sphère publique, c'est ainsi la langue maternelle et la norme linguistique.

L'intégration permet d'acquérir une langue à l'oreille et de la pratiquer dans le milieu où l'écoute s'est faite. C'est à la fois s'imprégner d'une langue par l'entourage, la vivre quotidiennement et qu'elle soit langue de la sphère privée mais également la référence linguistique pour les institutions et la sphère publique.

Avant que le breton ne devienne une matière enseignée à l'école, l'intégration était la méthode de transmission unique. Celle-ci permet d'assimiler l'accent en même temps que le vocabulaire. Ainsi, le français n'a pas pu influencer les accentuations ni la syntaxe, contrairement aux néo-bretonnants. De cette méthode de transmission viennent les locuteurs natifs, c'est-à-dire ceux pour qui la langue est pratiquée dès l'enfance car ils y sont imprégnés par le biais de leurs parents.

Cependant, il existe deux types de locuteurs natifs en breton : ceux qui ont intégré la langue parlée dans le foyer et les instances publiques, pour qui le breton était langue de société ; et ceux qui l'ont assimilé par leurs parents mais dont la norme linguistique n'était déjà plus le breton, c'est le principe de l'immersion.

>>> Immersion

“

L'immersion désigne à la fois une situation particulière d'apprentissage de la langue seconde, un régime pédagogique et un programme d'études innovateur, enfin une nouvelle méthodologie tentant de rapprocher la pédagogie de la langue seconde de celle de la langue maternelle

”

Rebuffot (1993)

L'immersion, comme principe pédagogique, est utilisée soit pour l'apprentissage d'une langue nouvelle, soit pour la conservation d'une langue déjà acquise. Elle permet d'acquérir une réelle pratique de la langue. Ce principe englobe également celui de l'assimilation, c'est-à-dire le fait d'apprendre une langue à l'écoute, dans le cas du breton dans la sphère privée, alors qu'elle n'est plus langue de société.

Aujourd'hui, l'immersion peut se faire lors de voyages linguistiques ou lors de stages immersifs. Les écoles Diwan reposent sur le principe d'immersion. Cette méthode d'apprentissage, dans laquelle une personne se retrouve plongée dans un environnement où une seule langue est parlée, repose sur le principe d'écoute et de répétition qui la rend efficace. L'apprenant est imprégné en permanence et entend tout au long de la journée cette même langue. Cette technique fonctionne particulièrement sur les enfants car elle leur permet d'assimiler à l'oreille les formulations de phrases et de repérer certains sons.

Cependant, certains inconvénients existent. Par exemple, le passage à l'écrit peut être compliqué car les personnes risquent d'avoir la technique d'écriture oreille/main française et donc elles auraient tendance à transcrire certains sons bretons avec une écriture française. Ce cas de figure est présent chez ma grand-mère :

Bien on l'a appris, d'abord parce que nos parents parlaient breton entre eux, pour qu'on comprenne pas au début. Mais à force d'entendre la langue, bah on était pas trop bête, donc on arrivait à enregistrer ce qui se disait et pourquoi et pour quelles raisons ils se parlaient ou ils disaient ces mots. Et puis, ensuite on comprenait, et on écoutait bien, et par la suite on a commencé à le parler. Et c'est comme ça qu'en fait, on a appris le breton. Et qu'on arrivait à faire la conversation après avec nos grands-parents. Mon grand-père paternel ne savait pas le français, ma grand-mère paternelle non plus. Donc bah il fallait bien qu'on se débrouille pour converser avec eux, on avait appris le breton, tout simplement.

L'immersion est, en quelque sorte, une forme similaire à l'intégration mais se différencie par le fait que la langue n'est plus une norme linguistique.

Comme nous avons pu le remarquer, l'immersion s'inscrit dans une méthode pédagogique, au-delà d'être un système d'autodidaxie. Cependant, ce n'est pas la seule méthode d'instruction d'une langue car elle peut également s'apprendre dans le cadre scolaire.

>>> Apprentissage

“

L'apprentissage est un processus qui permet à l'apprenant de créer des savoirs pour pouvoir penser et agir. C'est-à-dire, c'est un processus qui permet à celui qui apprend de créer à l'intérieur de lui-même des savoirs pour penser et agir.

”

Beillerot (1989)

L'apprentissage linguistique, méthode qui repose sur l'exercice, est pratiquée exclusivement dans les écoles. Généralement les enseignants commencent par la découverte d'une notion qu'ils travaillent avec la classe, par le biais d'assimilation d'un mot à une illustration. Une fois la notion assimilée, les élèves débutent le processus d'utilisation de la notion. Lorsque les enfants comprennent comment l'utiliser, la notion est assimilée et donc retenue.

Cette méthode, tout aussi instructive que d'apprendre le breton à la maison, présente cependant des limites car les enseignants, d'une année à l'autre, peuvent changer. Ceci devient problématique pour l'acquisition d'un accent car les enseignants n'expriment pas tous le même. Il peut être ainsi difficile pour les enfants de communiquer en breton car la consonance change régulièrement. Une autre problématique réside dans le fait que le breton est exclusivement parlé dans l'enceinte de l'école, les enfants n'ayant pas forcément la possibilité de pratiquer la langue en dehors, notamment dans le cadre familial, il est ainsi perçu uniquement comme une matière scolaire.

Nous remarquons que la différence majeure entre le breton que je parle et celui de ma grand-mère réside dans nos méthodologies d'apprentissage. En effet, loin de le conscientiser, ma grand-mère a assimilé le breton à l'oreille, par la répétition, et non de manière scolaire. Elle n'a pas reçu d'éducation au breton et reste en quelque sorte illettrée en breton. À l'inverse, je n'ai pas eu la chance d'entendre quotidiennement le breton à la maison mais j'ai reçu une formation lettrée à cette langue, abordée d'abord comme langue étrangère puis aujourd'hui en immersion dans mon cercle personnel.

Comprendre que ma grand-mère a appris le breton uniquement à l'oreille, explique pourquoi elle écrit en phonétique. De fait, n'ayant pas appris à écrire en breton, elle ne maîtrise pas totalement la lecture de cette langue, ce qui ne lui facilite pas la compréhension du sens des mots. En effet, comme toutes langues, le breton a évolué et continue d'évoluer avec son vocabulaire, ce qui entraîne des difficultés de compréhension pour les locuteurs natifs.

J'ai également observé que ma grand-mère s'exprime avec un accent breton plus marqué que le mien, alors que le breton appris à l'école apparaît bien plus « lissé ». Cela peut s'expliquer par le fait que l'école appuie davantage sur la maîtrise grammaticale et l'acquisition de vocabulaire et non sur les accentuations. L'autre explication pourrait se trouver dans le changement d'enseignants d'années en années qui peut entraîner un apprentissage morcelé, avec une variété d'accents.

Après avoir analysé les différentes méthodes d'apprentissage, nous allons retracer dans une deuxième partie les évolutions sociétales influençant l'apprentissage du breton.

>>> Évolution de la transmission du breton <<<

Nous l'évoquions précédemment, le breton ne fait exception à aucune des méthodologies de transmission. Pour le comprendre il est important de retracer les changements fondamentaux de la société, qui passera de bretonnante à francisante en un siècle.

>>> Le breton : la norme linguistique

Avant le 20ème siècle, le breton se parlait partout (en Bretagne, du Finistère, jusque dans le Morbihan en passant par les Côte-d'Armor) aussi bien dans les familles qu'en public. Il figurait non seulement comme la langue de la société mais également la langue de l'Église. Les messes se disaient en breton comme en témoignent les nombreux cantiques bretons qui perdurent. Par ailleurs, les textes religieux, à l'origine en latin, ont dû être traduits en breton pour être intelligibles, c'est ainsi que l'on retrouve des écrits en breton dans le dictionnaire Catholicon. Le breton, avant le Catholicon, existait exclusivement comme langue parlée. C'est comme cela que les nouvelles étaient transmises, via un liseur, pour l'exemple des journaux, qui avait pour mission de lire à tout le village, bon nombre de personnes étant illettrées.



Mes arrière-grand-parents paternel
Marie Louise HELIAS, épouse QUEFFELEC
et Noël QUEFFELEC, devant leur maison
à Sainte-Marine en février 1968

Le breton à cette période était donc la norme linguistique, bien qu'il n'ait été écrit seulement par l'Église et non par le peuple. Plus tard la tradition de transmission de la langue évoluera vers des écrits, mais alors, le français aura déjà remplacé le breton dans les institutions et la sphère publique.

>>> Le rejet du breton

En 1902, le Président du conseil Émile Combes, rédige une circulaire interdisant le breton dans le cadre du catéchisme puis dans les écoles. Il est à la base de la séparation de l'Église et de l'État et décidera de fermer toutes les écoles n'étant pas autorisées par la congrégation, c'est-à-dire dans lesquelles on parlait breton. Cela a représenté 2 500 écoles en Bretagne et a signé la première étape de l'exclusion du breton.

À l'approche des années 1950, le breton devient la langue parlée dans la sphère privée, et le français la langue de l'école. Ce phénomène est toujours d'actualité car les personnes bilingues parlent une langue dite majeure et une mineure. Le breton reste jusque dans les années 50, la langue majeure en Bretagne car elle est privilégiée dans les échanges personnels. Les sociolinguistes appellent cela la diglossie. C'est "la situation de bilinguisme d'un individu ou d'une communauté dans laquelle une des deux langues a un statut sociopolitique inférieur" (Larousse).

En demandant à ma grand-mère pourquoi mon grand-père, son mari, n'avait pas appris le breton, j'en ai découvert davantage sur la honte que pouvaient ressentir certains Bretons :

Euh, si, il y a quelques mots que je dis qu'il comprend évidemment, à force d'entendre, mais il n'a jamais eu l'occasion d'apprendre le breton, parce que sa grand-mère avait été employée très jeune dans la région de Carcassonne, et elle ne savait pas un mot de français donc, elle a été très très malheureuse, et elle n'a jamais voulu apprendre à ses enfants même, le breton, et encore moins à ses petits-enfants... Alors il comprend quelques mots si je parle en breton, bon, et il réagit, il sait ce que c'est maintenant, à force, mais sinon non.

D'après ces propos, on comprend que mon arrière-grand-mère n'a pas souhaité transmettre le breton à ses enfants pour leur épargner la souffrance de ne pas pouvoir parler leur langue maternelle.

On retrouve cette situation dans les récits de certains soldats bretons au retour de la Guerre. En immersion linguistique dans les tranchées aux côtés de soldats principalement francophones, ils ont été contraints d'apprendre et de parler le français pour communiquer. À leur retour, ils ont constaté que la Bretagne marquait un retard par rapport à la France, et ont eu le sentiment d'être issus d'un peuple « moins développé », le breton représentant le marqueur de ce retard d'évolution, ils l'ont abandonné au profit du français.

Nous pouvons faire le lien entre la souffrance de mon arrière-grand-mère de voir sa langue disparaître et le sentiment de rejet de ces soldats.

Selon Bourdieu, ne pas maîtriser la norme est signe de rejet de la société : plus nous la maîtrisons, plus nous sommes en haut dans l'échelle de hiérarchie sociale. Ainsi, la transmission dépend des représentations de chacun mais surtout du rapport que nous entretenons avec la norme. C'est une des raisons pour laquelle la langue bretonne s'est peu à peu effacée.



Mes grands-parents paternels (et leurs sœurs)
Jaqueline QUEFFELEC, épouse DUVAL
et Jean-Paul DUVAL, dans leur appartement
à Clichy en décembre 1968.
Sur cette photo, on aperçoit également
mon père, l'enfant de gauche.

>>> La génération perdue

En 1934, l'enseignant Yann Fouéré, qui deviendra vice-président de l'Union Régionaliste Bretonne, s'est fixé comme but de réinsérer le breton dans les écoles. Ce n'est qu'en 1941 qu'il est réintégré grâce à l'arrêté Carcopino qui autorise l'enseignement du breton en école publique, à raison d'une heure et demie par semaine, de manière optionnelle. En 1942, l'instituteur et journaliste Yann Kerlann tente d'aller plus loin sur ce décret en ouvrant une école privée entièrement bretonnante à Plestin-les-Grèves, dans les Côtes-d'Armor.

C'est après avoir observé la transmission du breton dans ma famille que je me suis questionnée sur la raison pour laquelle mes parents ne parlent pas breton, contrairement à leurs enfants et à ma grand-mère. Afin de répondre à ce premier questionnement, j'ai interrogé ma grand-mère, à l'origine de cette décision de ne pas transmettre le breton à ses fils.

La première raison apparente est le fait qu'il n'y avait pas d'autre choix d'apprentissage que l'école associative Diwan en école bilingue. Le breton n'étant pas réellement enseigné dans le cadre scolaire et les valeurs d'immersion complète de Diwan ne lui correspondant pas, elle a préféré inscrire ses fils en école publique monolingue.

La deuxième raison est également assez évidente puisque ma grand-mère vivait à Clichy pendant leur enfance :

Je sais pas, on avait pas l'occasion puisqu'on était pas dans le Finistère.

De ce fait, quand mes grand-parents sont rentrés en Bretagne, mon père et son frère ont poursuivi leur cursus scolaire en monolingue. Aujourd'hui, ils ressentent cela comme une tristesse et un manque de ne pas avoir appris le breton, et donc de n'avoir jamais pu communiquer avec leurs grand-parents. Jacques, mon père :

J'ai le sentiment d'appartenir à la génération perdue, de ceux qui n'ont pas appris le breton.

N'ayant pas appris à parler breton, mes parents, comme beaucoup dans leur génération, font partie de ce qu'on appelle « la génération perdue ». Cela signifie le fait qu'il y ait une génération entière, voire deux, qui n'a pas appris le breton, par manque de transmission des aînés.

Ce manque ressenti est rendu évident par le fait que beaucoup de cette "génération perdue", comme mon père par exemple, vont bien plus tard, se tourner vers des formations au breton. Il n'est donc jamais trop tard pour apprendre une langue.

>>> La nouvelle génération de bretonnants

C'est en 1951, avec la loi Deixonne, que le breton devient matière scolaire. Cette loi votée par le Parlement est la première loi française autorisant l'enseignement des langues régionales. Il faudra tout de même attendre les années 70 avant de voir émerger les premières écoles bretonnes. En 1977, l'État continue de soutenir la langue bretonne, en signant avec, l'Établissement public régional de Bretagne et les conseils généraux des 5 départements historiques de Bretagne, la charte culturelle bretonne. C'est à cette occasion que la « personnalité culturelle » de la Bretagne est, pour la première fois, officiellement reconnue. Cette charte donne donc la responsabilité, à ceux qui l'ont actée, d'en assurer la pérennité.

De ces multiples soutiens ont découlé l'ouverture de la première école associative Diwan en 1977, puis la création par des parents d'élèves en 1979, de l'association "divyezh" pour les écoles bilingues publiques. Enfin, Dihun est créée en 1990, pour l'enseignement du breton dans les écoles privées.

Après avoir interrogé ma grand-mère sur ses choix de scolarisation de ses fils, j'ai été plus loin en questionnant ses fils sur leur volonté d'inscrire leurs enfants en école bilingue.

La première raison, outre le sentiment de faire partie de "la génération perdue", c'est la question de l'identité. L'appartenance à un peuple, à un groupe, est essentiel pour la population en général, et notamment pour mes parents. C'est pour cela qu'il était primordial pour eux de participer à la sauvegarde de la culture bretonne, en nous scolarisant ainsi. Marie-Rose, ma mère :

pour nous c'était important qu'ils apprennent notre langue, dont est issue notre culture aujourd'hui. C'était pour nous primordial.

Jacques, mon père :

par conviction personnelle, pour préserver la langue, la culture

Un autre argument qui a fait pencher la balance vers notre inscription en école bilingue, c'est la croyance qu'être bilingue facilite l'apprentissage d'autres langues. C'est le cas de mon oncle, Yann :

pour la facilité de l'apprentissage de langue, des langues en matière générale. Juste une gymnastique qu'on pensait, du cerveau en fait, pour l'apprentissage des langues.

C'est un argument particulièrement répandu et une idée que bon nombre de parents partagent. En réalité, ce n'est pas le bilinguisme qui facilite l'apprentissage d'autres langues, mais plutôt le fait que les enfants inscrits en classe bilingue dès le plus jeune âge, élargissent leur répertoire phonétique. Ils sont donc plus ouverts à d'autres sons linguistiques lorsque, plus tard, ils apprennent une autre langue. On peut également parler de gymnastique du cerveau pour passer d'une langue à une autre, c'est un bon exercice.

>>> Le breton aujourd'hui <<<

La question de parler breton a toujours été pour moi une évidence : il fallait que je parle breton. J'ai donc continué en cursus bilingue, à Quimper, au collège puis lycée Brizeux.

Malgré certains avis ou jugements interrogateurs quant au fait que je parlais breton, continuer l'apprentissage et la pratique de la langue bretonne m'importait de ne pas la laisser s'éteindre et aussi car c'est la langue qui me rapproche de mes ancêtres et de certains membres de ma famille.

>>> Le regard extérieur

Mon expérience personnelle m'a prouvé qu'être une jeune bretonnante aujourd'hui n'est pas chose facile. En effet, durant mon cursus scolaire, j'ai dû faire face à de nombreuses remarques de certains camarades de classe qui considéraient la langue bretonne comme "démodée". Ces remarques pouvaient aussi provenir d'adultes qui ne comprenaient pas pourquoi une « jeune » voulait parler cette langue, considérant qu'elle « appartenait au passé ».

Il m'a paru donc essentiel de me poser la question du regard des personnes extérieures sur la langue bretonne. Cette question m'intéresse particulièrement étant donné que mon frère et moi avons déjà été confrontés à certains avis, différents de notre vision. C'est notamment ce qu'il me confie lors de notre échange en me faisant part d'un avant-goût de ce que nous avons connu à l'école lorsque nous étions plus jeunes :

Le breton a souvent été vu comme une langue qui était bizarre que personne... Il ne fallait pas s'approcher des bretonnants. À l'école on a beaucoup vécu ça. [...] Enfin les bretonnants étaient vus comme des personnes vraiment à part, dans leur monde.

Les façons de penser ont évolué avec le temps, mais on retrouve les mêmes idées aujourd'hui qu'il y a 60 ans. En revanche, ce ne sont plus les bretonnants eux-mêmes qui rejettent la langue en lui mettant la faute du manque d'évolution (comme les soldats évoqués plus tôt), mais les non bretonnants qui, sûrement mal informés, ne souhaitent pas s'y intéresser, voire la rejettent. Cette différence de vision, mes parents me l'ont confirmée lors de nos échanges :

c'est vrai qu'on a pu avoir des échanges avec d'autres personnes qui s'interrogent sur le fait qu'on puisse mettre nos enfants à apprendre le breton. [...] je pense que c'est un rejet... De, de tout ça en fait, enfin voilà, c'est pas un désir d'aller de l'avant et d'abandonner l'essence même de ce qu'on est.

Ce « rejet » de la langue bretonne vient, comme nous l'avons vu, de la douleur qu'ont ressentie certains ancêtres lorsque le breton a été interdit ou lorsqu'ils ont dû arrêter de parler breton. Pour ne pas partager cette souffrance, ils ont participé à la fin de son utilisation.

J'ai également été personnellement témoin de propos de la part de locuteurs natifs, pour qui le breton appartient au passé, considérant que c'est une langue mourante ou déjà morte, et ne comprennent pas l'intérêt de continuer à la préserver étant donné qu'elle finira par s'éteindre. Toutefois, il n'est pas question de juger les choix. D'ailleurs certains changent d'avis en grandissant, comme mon frère, Erlé me le raconte :

aujourd'hui, quand je parle du breton ils trouvent que c'est une langue qui est sympa en vrai et que c'est bien, enfin, c'est une langue qui est très intéressante. Et des fois ils se demandent pourquoi ils n'ont pas pu faire breton, ça m'est arrivé pour certaines personnes.

Il est important de ne pas s'arrêter aux jugements des personnes extérieures, car conserver la transmission de la langue bretonne est très important pour un bon nombre de bretons. Certes, il peut s'agir d'une langue du passé mais elle peut aussi appartenir au futur.

>>> Le breton, une langue vivante

En quoi le breton peut-il être considéré comme une langue vivante ? C'est ce que nous allons comprendre en prenant pour exemple l'expérience de mon frère et de ma cousine qui ont appris le breton à l'école. Au cours de mes échanges, il devient de plus en plus évident qu'Erlé et Inès voient le breton comme étant la langue de l'école, comme beaucoup de jeunes apprenants. En effet, le breton est, pour eux, une matière scolaire et non une langue, au même titre que le français, qui nous permet de parler avec des personnes extérieures (des amis par exemple).

Le breton est décrit par Erlé et Inès comme une langue minoritaire par rapport au français. C'est-à-dire que la langue qui correspond à la norme est le français du fait qu'elle soit employée par la population de manière courante et aussi utilisée dans le cadre de documents officiels. À la question « Hag eñ e komzez brezhoneg er vuhez bemdez ? », c'est à dire "Est-ce que vous parlez breton au quotidien ?" les deux répondent non, mais Erlé nuance le propos :

Ket, d'am soñj ket, nemet ken er skol. Pe evit farsañ gant ma c'hoar pe gant ma mamm-gozh, pe traoù mod-se.

Non, à mon avis non, seulement à l'école. Ou pour rigoler avec ma sœur ou avec ma grand-mère ou des trucs comme ça.

Suite à ces échanges, nous voyons qu'il peut leur arriver d'utiliser la langue bretonne hors de l'école, comme par exemple en famille pour répondre à leur grand-mère par exemple. C'est le reflet de l'utilisation du breton juste au moment de l'apparition du français. En effet, lorsqu'il est apparu, les anciens se sont mis à parler breton seulement au sein de leur famille. Donc le breton est passé d'une norme, une langue quotidienne, à une langue parlée dans un environnement plus restreint qui est celui de notre entourage.

>>> Quel avenir pour la langue ?

Le breton est de plus en plus enseigné dans les écoles. Il est important de souligner que le nombre d'enfants scolarisés en école bilingue est en hausse. Voici quelques chiffres datant de 2021 réalisés par l'OPLB (Office Publique de la Langue Bretonne):

Il y a dans le Finistère 47,2% d'élèves inscrits en classe bretonne, dans le Morbihan 27%, 14,3% dans les Côte-d'Armor, en Ille-et-Vilaine 11% , puis 0,5% en Loire-Atlantique .

Et parmi tous ces élèves, on en décompte 50,8 % en école publique, 28,4% en école privée et 20,8% en école associative Diwan.

Le breton est une langue régionale reconnue par l'État, il existe une bourse attribuée aux étudiants qui souhaitent faire des études en lien avec le breton. Des aides de l'Etat sont également attribuables pour les personnes s'inscrivant à des formations de breton.

Donc le breton est très présent en Bretagne, mais il est important de préciser qu'il ne s'agit pas de la seule langue régionale de Bretagne, la langue gallo y a également sa place. Le breton et le gallo sont deux langues régionales qui diffèrent par leur origine. Le breton est issu de racines celtes quand au gallo, il est issu de racines romanes. Ces deux langues se partagent toutefois des parties communes d'un même territoire.

Bien que le breton soit plus développé que le gallo, on compte 225 000 locuteurs actifs et 125 000 passifs en breton contre 196 000 locuteurs en langue gallo. Ceci peut s'expliquer par une présence plus importante du breton dans les écoles. En ce qui concerne le gallo, il est proposé aux écoles de réaliser des initiations, alors que pour le breton, il s'agit d'une matière à part entière.

Nous pouvons également nous demander si dans l'avenir la Région pourra continuer à subventionner deux langues régionales. Malgré le vote du conseil régional en 2004 reconnaissant à l'unanimité le breton et le gallo comme les langues de la Bretagne, la langue régionale la plus présente en Bretagne est le breton, il serait regrettable de laisser le gallo décliner, car ce qui rend la Bretagne si riche c'est sa pluriculturalité et sa diversité linguistique.

Les efforts pour remettre le breton au goût du jour ne sont pas terminés, car les chiffres du breton à l'école sont en hausse. Toutefois, nous observons que les élèves ont du mal à garder le breton à la fin de leur scolarité :

Dans sa thèse parue en 2020, Catherine Adam nous parle de l'évolution du breton après l'école : 15 097 sont inscrits à l'école, arrivés au collège il n'y en a plus que 2 562, donc une baisse de 83 % des élèves, entre l'école et le collège. Ces indicateurs continuent de diminuer à l'entrée au lycée, seulement 700 élèves continuent au lycée.

Il est important de relever que dans les chiffres de bretonnants, les locuteurs natifs sont comptés, ils représentent aujourd'hui plus de la moitié des bretonnants, il est donc important de les enregistrer ou leur demander de témoigner pour que les derniers gardiens du breton oral fassent perdurer la langue.

Pour finir, les langues régionales dépendent non seulement de l'État mais également de ses locuteurs, alors nous ne pouvons que souhaiter que les langues régionales soient encore transmises, ne serait-ce qu'à travers des histoires, contes, chants...pour ne pas les oublier.

>>> Conclusion <<<

Toutes ces interviews m'ont apporté de nombreux éléments de compréhension sur le passé et l'histoire de ma famille et m'ont permis de creuser des sujets que nous n'avions pas l'habitude d'aborder.

Dans ce dossier, vous avez pu comprendre une partie de mon héritage familial et culturel, ce qui définit -en partie- ce que je suis aujourd'hui.

Nous pouvons conclure que la transmission d'une langue peut dépendre de l'histoire familiale mais aussi de chaque individu. Il est vrai que dans certaines familles, le breton s'est perdu au fil des années. D'ailleurs, c'est peut-être le cas pour vous ? Mais il ne faut pas oublier que plus qu'une langue, le breton fait partie de la culture. En effet, une langue est le véhicule d'une culture et non un élément séparé. Sans langue, la culture bretonne d'aujourd'hui (costumes, danses, musiques, culinaire, etc.), ne serait pas la même car celle-ci n'aurait pas été transmise de la même façon, par une autre langue que la sienne. De plus, il n'est jamais trop tard pour s'intéresser à une langue et même une culture, que ce soit par curiosité ou même par nostalgie.

Qu'en est-il de vous ? Avez-vous déjà été confronté à une personne qui rejette votre langue ou votre culture ? Vous êtes-vous déjà adressé en breton à un ancien qui parle breton et qui vous répond « mais ce n'est pas le même breton, on ne peut pas parler ensemble en breton » ?

Tant de questions qui laissent une ouverture à de nombreuses nouvelles recherches sur la langue bretonne.

>>> Bibliographie <<<

Anemone Geiger-Jaillet, « Le bilinguisme pour grandir, naître bilingue ou le devenir par l'école » 2005

Le Dû Jean et Le Berre Yves « Parité et disparité. Sphère publique et sphère privée de la parole » La Bretagne Linguistique n° 10 p.7 à 25 - CRBC 1996

Erwan Le Pipec « Le breton, langue-totem » La Bretagne Linguistique n° 18 p.137 à 176 - CRBC 2013

Le Berre Yves et Jean Le Dû « Devoir et nécessité. A quoi sert le breton à ceux qui le parlent ? » La Bretagne Linguistique n°20 p. 147 à 160 - CRBC 2016

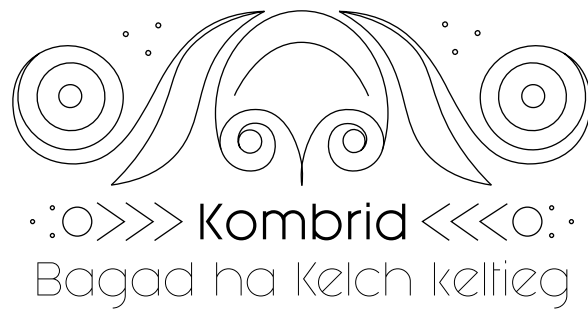
Malo Morvan « Faut-il être ancien pour être légitime ? » La Bretagne Linguistique n° 21 p. 239 à 267 - CRBC 2017

Erwan Le Pipec « les trois ruptures sociolinguistiques du breton » International Journal of the Sociology of Language 223 - 2013

Catherine Adam, (2020). "Bilinguisme scolaire" (Peter Lang, 35). Peter Lang GmbH. www.peterlang.com

Anne-Sophie Calinon, "Langage et société" 2013/2 n°144 (p.27 à 40)

Jacky Beillerot, "Voies et voix de la formation" Paris: Editions Universitaires, 1988.



>>> Mon costume <<<



Le costume que je porterai représente pour moi l'alliance de différents pays de Cornouaille. C'est le Pays de l'Aven de ma maman, originaire de Bannalec ; avec le Pays Glazik, où je suis née et évidemment le Pays Bigouden, où j'habite et d'où ma famille paternelle est originaire.

Il était aussi important pour moi de porter un costume de mariée de la deuxième moitié des années 20 car mon arrière-grand-mère s'est mariée en 1928.

J'ai donc commencé par faire des recherches, puis un jour je suis tombée sur une publication sur les réseaux sociaux, montrant une photo d'un costume bigouden avec des motifs à allure Glazik.

J'en ai parlé à Nadine CHAMINAND, brodeuse et repasseuse de coiffes, qui m'a dirigée vers Michel BOLZER et André CHARLOT possesseurs, tous deux, d'un costume brodé en cannetille.



Lors de nos échanges, Michel m'a présenté le costume de mariage de sa mère. C'est un costume Bigouden, brodé en cannetille par des Bannalecois, à Quimper. Mes origines se rencontraient. Il était donc évident pour moi que ce costume représentait mon idée de mélange et du travailler ensemble des pays de Cornouaille.

J'ai donc décidé de me lancer dans une reconstitution d'inspiration de plusieurs costumes, prendre le style de l'un, les motifs d'un autre et garder quelques motifs d'un troisième costume. Cette démarche était tout aussi encourageante lorsque Solenn BOËNNEC m'a fait part que certaines mariées pouvaient se permettre de choisir et d'assembler certains motifs proposés par des grandes maisons, et je reproduisais le même schéma.

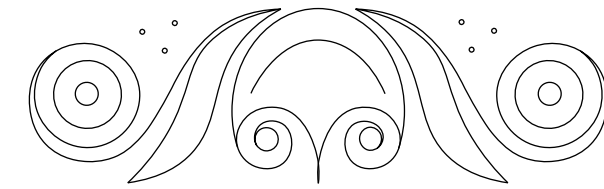
C'est par toutes ces recherches et ces entretiens avec ces personnes que j'ai pu commencer la confection de mon costume avec l'aide de ma maman pour le travail de la cannetille.

Le costume n'avait certes pas été assemblé et confectionné à Quimper, mais je l'avais réalisé avec ma maman, une Bannalecoise, confectionné avec des matériaux que l'on retrouve surtout dans le Pays Glazik.

Voici donc, à gauche un des costumes dont je me suis inspirée pour les motifs (le costume de la maman de Michel), et à droite le costume dont je me suis inspirée pour l'année et les détails :



Et pour couronner le tout, il était logique pour moi de porter un diadème, trouvé en brocante par mes parents depuis des années, j'ai décidé de compléter la parure en faisant confectionner une livrée assortie au diadème par Les Fleurs de Maënn, dont l'activité professionnelle consiste à perdurer un savoir-faire.



·:o>>> Kombrid <<<o:·
Bagad ha Kelch keltieg

ANNEXES

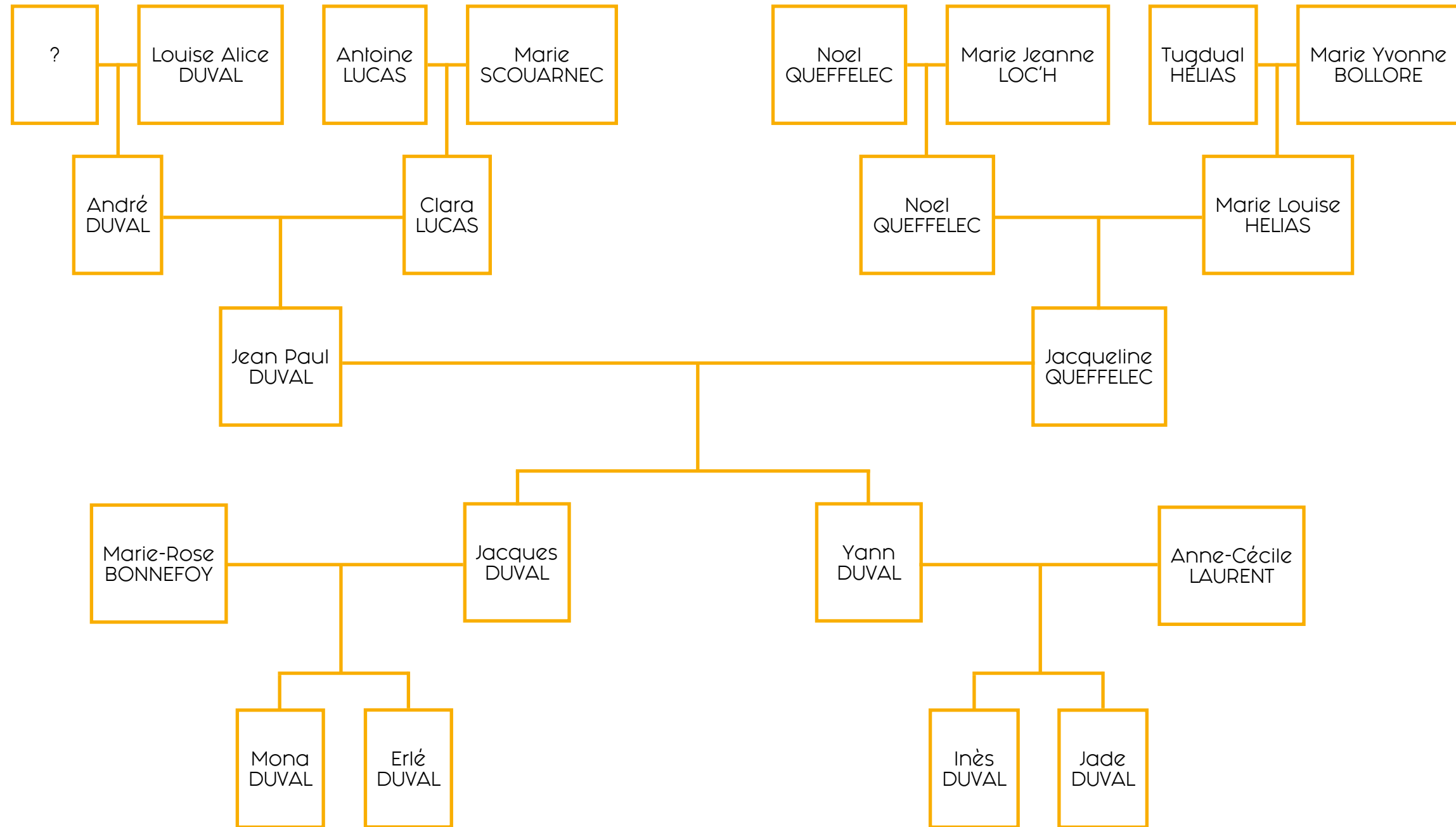
Le breton au fil du temps

exemple d'une famille de
Combrit Sainte-Marine

Dossier de Mona Duval,
Reine du cercle de Combrit,
pour le festival de Cornouaille

ANNEXE 1 -

Arbre généalogique de ma famille paternelle sur 4 générations au dessus de la mienne.



ANNEXE 2 - La famille DUVAL

En commençant ce dossier, il m'a paru important de présenter les différents membres de ma famille paternelle, afin de bien comprendre les enjeux relatifs à la transmission de la langue bretonne en son sein.



photographie de mariage de mes arrière-grands-parents - 1928 (collection personnelle)

La photo ci-dessus date du mariage de mes arrière-grands-parents, le 9 octobre 1928. Au premier plan, vous pouvez apercevoir mon arrière-grand-mère, Marie-Louise HÉLIAS. Elle est née à Sainte-Marine le 30 mars 1908. À sa droite, vous pouvez distinguer mon arrière-grand-père, Noël QUÉFFÉLEC, originaire de Plomeur, né le 24 janvier 1907.

Sur cette photo, se trouve également la maman de mon arrière-grand-mère Marie-Yvonne BOLLORÉ épouse HÉLIAS, tenant une petite fille avec un chapeau.

Après avoir vu cette photo, il m'est devenu indispensable d'en savoir plus sur ma famille. J'ai donc cherché d'autres photos illustrant ma famille, dont voici une autre.



Photographie de la famille LUCAS avec les parents et enfants. Prise le jour du mariage d'Antoine LUCAS le fils (l'homme debout à la droite de Clara sa sœur) - 1938

Sur cette deuxième photographie, vous pouvez apercevoir les membres de la famille de mon grand-père. Au centre de la photo, assis sur les chaises, ce sont les grands-parents de mon grand-père, Marie SKOUARNEC et son mari Antoine LUCAS, respectivement originaires de Plomelin et Combrit. Autour d'eux se tiennent debout leurs enfants et tout à droite de la photo, il s'agit de Clara LUCAS, née le 8 janvier 1922 à Quimper, la maman de mon grand-père. Elle se mariera le 4 décembre 1942 avec André DUVAL né à Melleray dans la Sarthe.



Toutes ces personnes citées sont les premiers maillons de la construction de mon héritage culturel.

Photographie des parents de ma grand-mère, de son mari et de leur enfant aîné sur une cale de Kerity Penmarc'h. - 1969 (collection personnelle)

Sur cette photo nous pouvons voir mon arrière-grand-mère, Marie-Louise, mon grand-père, mon arrière-grand-père Noël, mon grand-père Jean-Paul et mon père dans les bras de Noël.

ANNEXE 3 -

Les interviews retranscrites

Vous pourrez remarquer, que par moment, au cours des enregistrements, certains membres de ma famille changent de langue naturellement, se sentant plus à l’aise de s’exprimer dans une langue plutôt qu’une autre, leur ayant laissé le choix d’utiliser la langue qu’ils souhaitaient.

Inès DUVAL :

I. Duval (15 ans) :

Pelec'h oc'h ganet ?

I.D : E Kemper.

Hag eñ e ouiez lenn e brezhoneg ?

I.D : Un tammig, met pas ul lerv ...

Ha skrivañ ?

I.D : Ya.

Pelec'h ho peus desket ar brezhoneg ?

I.D : Desket 'm eus e skol-vamm Pleur.

Hag eñ e komzez brezhoneg er vuhez bemdez ?

I.D : Pas bemdez, ket.

Ha gant piv e komzez a-wechoù ?

I.D : Gant ma mamm-gozh, un tammig ma zad.

Er skol ivez ?

I.D : Ya, er skol.

A-benn ar fin eo ur yezh deus ar skol ?

I.D : Ya.

Ha perak ho peus kroget ho studioù e brezhoneg ?

I.D : Ma zad ha ma mamm en doa c'hoant e vije komzet e brezhoneg bah « dès la primaire en fait ». Ha kendalc'het e vo ganoc'h ar studioù e brezhoneg ?

I.D : Euh, marteze nann, euh ket peogwir n’ouzon ket ma vez ur yezh brezhoneg el lise, setu.

Ha bremañ , perak e kendalc'hit gant ar brezhoneg en ho studioù ?

I.D : Peogwir, bah, kroget ’m eus dija e skol-vamm hag c’hoant em oa da kendec'hel evit, bah, pour pas que la langue que j’ai apprise soit... Est servi à rien quoi.

Komz a ra e brezhoneg da zud ?

I.D : Euh bah, ma dad gant Radio Kerne, met un tammig, klask a ra, ma zad muioc’h. Ma mamm un tammig nebeutoc’h.

Petra e soñjit deus ar brezhoneg evit an amzer dazont ?

I.D : Bah je pense que le breton ça va continuer dans certaines écoles, mais par exemple dans celle où je suis, à Laennec à Pont l’Abbé, je ne suis pas sûre que ça continue, parce que les personnes veulent s’inscrire en breton, que s’il y a breton, mais pour qu’il y est breton il faut qu’il y est les élèves qui s’inscrivent. Mais je ne suis pas sûre que ça, les gens comprennent bien, et du coup je ne suis pas sûre que ça continue. Enfin, personnellement, dans l’école où je suis.

Et que pensez-vous du breton ?

I.D : Bah moi je pense que le breton c’est bien pour un peu préserver la Bretagne, pour vraiment montrer qu’elle est aussi... qu’elle a vraiment une langue en fait. Et je n’aimerai pas que ce soit une langue morte.

Qu’est-ce que vous pensez du breton dans la vie de tous les jours ?

I.D : J’aimerai bien qu’on parle plus souvent breton, que ce soit vraiment une langue comme le français. Par exemple quand je suis allée en Corse, eux, ils parlent en corse mais vraiment tout le temps, et je trouve ça vraiment super pour bah, vraiment garder l’intérêt de la Corse ou de la Bretagne dans notre cas. Enfin ça serait bien qu’on parle vraiment tout le temps breton et qu’on apprenne à plus d’enfants à parler breton. Moi personnellement quand j’aurais des enfants, enfin si j’en ai, je les inscrirai en breton, enfin j’inviterai aussi des personnes à inscrire leurs enfants en breton, parce que vraiment je pense que c’est vraiment quelque chose qu’il faut préserver en Bretagne.

Erlé DUVAL :

E. Duval (19 ans)

Pelec'h oc'h ganet ?

E.D : Ganet on e Kemper.

Hag eñ e ouiez lenn e brezhoneg ?

E.D : Ya.

Ha skrivañ ?

E.D : Ya.

Pelec'h ho peus desket ar brezhoneg ?

E.D : Desket ’m eus ar brezhoneg er skol-vamm; Klevet ’m eus koz deus ar brezhoneg gant ma zud, ma familh.

Ha komz a rez brezhoneg er vuhez bemdez ?

E.D : Ket, d’am soñj ket, nemet ken er skol. Pe evit farsañ gant ma c’hoar pe gant ma mamm-gozh, pe traoù mod-se.

Perak ho peus kroget ho studioù e brezhoneg ?

E.D : Peogwir ar brezhoneg a zo d’am soñj ur yezh importan, hag ar brezhoneg a c’hell ro poentoù er BAC, hag ur yezh brav eo gant kalz a live.

Neuze aet oc'h da zeskiñ ar brezhoneg da unan ?

E.D : Euh, ket, ma zud n’oa c’hoant ober brezhoneg hag ur soñj e oa gant o vugale.

Ha perak e kendalc'hit ar brezhoneg ?

E.D : Peogwir ur yezh gant ur « patrimoine » brav ha gant kalz a dra.

Ha neuze, kendalc'het' vo ganit ar brezhoneg er skol goude ?

E.D : D’am soñj, enfin, ya, met un tammig diaes ’vo met gant ma studioù, gall a ran ober sujedoù e brezhoneg gant tud a gomz brezhoneg met n’ouzon ket ma ’z eo posupl d’ober an dra-mañ.

Da soñj eo diaes d’ober gant ar brezhoneg er studioù bras ?

E.D : Ya.
Ha perak ?

E.D : Bah gant kalz a dra, gant ar reformoù, gant ar BACoù nevez. Ar yezh a zo un tammig distrujet bremañ, ha setu un tammig trist eo.

Diverket ’vez anezhi a-benn ar fin ?

E.D : Ya, ar pal eo d’am soñj gant ar gouarnamant ha tout se.

Hag eñ ho tud a gomz e brezhoneg ?

E.D : Ah ket, enfin, ma tad a klask komz e brezhoneg, ma mamm euuuuh...

Ha neuze petra soñjez deus ar brezhoneg en amzer dazont ?

E.D: Bah avec le nouveau BAC ça va être très compliqué vu que ce que j’ai compris c’est qu’on allait avoir des spécialités, les spécialités, ils vont devoir choisir des matières importantes, et donc à ce moment-là c’est ou on prend le breton en spécialité ou il « dégage », comme on dirait. Donc, et ce moment-là...Enfin comme moi, très clairement avec le nouveau BAC j’aurais pas pu prendre breton comme option vu que le nouveau BAC va faire totalement partir les langues mineures, donc c’est un massacre... C’est pour ça que je pense qu’il faut se révolter un petit peu.

Donc pour vous le breton si on ne fait rien il disparaîtra ?

E.D : Oui, enfin, on est... Je pense que la génération après nous, c’est vraiment la dernière génération qui va peut-être parler breton.

Et pourquoi ? C’est dû à quoi selon vous ?

E.D : Euh, ce que le gouvernement veut. Et aussi les modes, les tendances. Parce que le breton a souvent été vu comme une langue qui été bizarre que personne... Il ne fallait pas s’approcher des bretonnants. À l’école on a beaucoup vécu ça, ça nous a pas trop touché, mais maintenant, aujourd’hui, moi, quand je parle du breton ils trouvent que c’est une langue qui est sympas en vrai et que c’est bien, enfin, c’est une langue qui est très intéressante. Et des fois ils se demandent pourquoi ils n’ont pas pu faire breton, ça met arrivé pour certaines personnes.

Donc, quand vous étiez à l’école primaire, des personnes se moquaient de vous ?

E.D : Oh oui ! Enfin les bretonnants étaient vu comme des personnes vraiment à part, dans leur monde, je comprends, pour certaines personnes, oui c’est vrai, mais pour d’autres c’est totalement faux. Et aujourd’hui des gens avec qui j’étais en primaire, je les revoie aujourd’hui, et ils m’aiment bien, on est amis, on parle, et ils découvrent qu’en fait on était pas du tout une personne comme tout le monde le voyant. Donc c’est des rumeurs qui ont fait qu’on s’est fait détester, on s’est fait mettre de côté quoi.

Donc selon vous ça a un rapport avec les mentalités et les générations qui évoluent ?

E.D : Oui.

Marie-Rose DUVAL :

M-R. Duval (51 ans)

Où êtes-vous née ?

M-R.D : À Quimper.

Est-ce que vous savez parler breton ?

M-R.D : Non, en fait je comprends certains mots mais euh, je ne peux pas avoir de discussion en breton.

Donc vous comprenez ?

M-R.D : Oui, certaines choses.

Et donc est ce que vous savez lire et écrire ?

M-R.D : Non.

Vous essayez ?

M-R.D : Lire oui.

Est-ce que vous écoutez la radio en breton ?

M-R.D : Oui ça m'arrive.

Et pourquoi ?

M-R.D : Parce que j'aime bien.

Ça vous rappelle peut-être des souvenirs ?

M-R.D : Oui c'est ça, mon papa parlait breton, parle breton. Et moi j'ai fait deux ans de breton au collège en 3e et 4e.

Donc en option ?

M-R.D : En option. Malheureusement j'ai dû arrêter, puisqu'au lycée il n'y avait pas d'autre possibilité.

Parlez-vous en breton avec votre papa, essayer du moins ?

M-R.D : Non.

Et pourquoi ?

M-R.D : Parce qu'il préfère parler à mes enfants en breton.

Ils sont à l'école bilingue ?

M-R.D : Oui, ils sont donc en filière euuuuh, en école normale, filière « divyez h ».

Vous avez l'occasion de leur parler en breton ou Et donc pourquoi avez-vous choisi de les mettre à l'école bilingue ?

M-R.D : Parce que c'était dans notre conception de l'apprentissage, pour nous c'était important qu'ils apprennent notre langue, qui est issue, enfin dont est issue notre culture aujourd'hui. C'était pour nous primordiale en fait, on a voulu qu'ils apprennent le breton très jeune, c'est pour ça qu'ils ont commencé en maternelle tous les deux.

d'échanger avec eux ?

M-R.D : Euh, ils parlent de temps en temps en breton... Sûr certains mots oui, on a des échanges par rapport aux explications de vocabulaire, un partage.

Et vous auriez souhaité que votre papa vous apprenne à parler breton ?

M-R.D : Ah, je ne me suis jamais posée la question en fait ... En fait je pense que j'aurais peut-être aimé avoir plus de connaissances dans ce langage. Bon après ça ne s'est pas fait comme ça puisque maman ne parlait pas breton non plus. Par contre elle a appris à parler breton pour un travail qu'elle a eu l'occasion d'exercer à Diwan.

Donc selon vous est-ce que le breton a un avenir ?

M-R.D : Ah j'espère que oui! C'est, je pense que c'est important de continuer l'apprentissage aux enfants. Après la difficulté c'est de convaincre les jeunes parents aujourd'hui qui eux n'ont pas forcément eu cette approche en fait, par les liens de la famille.

Est-ce que vous avez senti une « différence » avec les autres parents d'élève qui n'avaient pas leurs enfants en école bilingue ?

M-R.D : Non je n'ai pas ressenti cette différence-là. Après, peut-être parce qu'on a pas eu beaucoup d'échange avec eux, donc on a pas eu l'occasion d'échanger. Ceci dit, c'est vrai qu'on a pu avoir des échanges avec d'autres personnes qui s'interrogeaient sur le fait qu'on puisse mettre nos enfants à apprendre le breton.

Et pourquoi ? Qu'elles sont les raisons ?

M-R.D : Non, je pense que c'est un rejet... De, de tout ça en fait, enfin voilà, ce n'est pas un désir d'aller de l'avant et d'abandonner l'essence même de ce qu'on est.

Donc c'est un autre état d'esprit ?

M-R.D : Je pense que oui.

Jakez DUVAL :

J. Duval (54 ans)

Où êtes-vous né ?

J.D : À Quimper.

Est-ce que vous savez parler breton ?

J.D : J'ai appris le breton, un peu.

Vous l'avez appris où ?

J.D : Euh, à Mervent pendant deux ans.

Est-ce que vous savez le lire et l'écrire ?

J.D : J'arrive à déchiffrer le breton, l'écrire euh c'est moins aisé.

Où avez-vous entendu parler de cette langue ?

J.D : Bah déjà dans ma famille puisque mon grand-père parlait breton, ma mère parle breton.

Et donc votre père ne parle pas breton ?

J.D : Non, du tout.

Vous avez l'occasion d'utiliser quelques expressions dans la vie de tous les jours ou de réutiliser vos cours ?

J.D : Oui rarement.

Parlez-vous avec votre maman des fois en breton ?

J.D : Ça peut arriver, des petites phrases.

Et avez-vous des enfants ?

J.D : Oui.

Sont-ils dans une école bilingue ou « monolingue » ?

J.D : Bilingue.

Pourquoi avez-vous fait ce choix de les mettre en école bilingue ?

J.D : Euh par conviction personnelle, pour préserver la langue, la culture et euh parce que j'ai le sentiment d'appartenir à la génération perdue, de ceux qui n'ont pas appris le breton.

Votre maman n'a pas souhaité vous apprendre le breton ?

J.D : Elle n'en a pas eu l'usage, ou l'intérêt, je sais pas.

Vous auriez aimé peut-être, qu'elle vous l'enseigne à la maison ?

J.D : Ah oui oui, bien sûr, j'aurais parlé breton couramment ouais.

Donc c'est pour ça que vous avez essayé d'apprendre le breton avec Mervent ?

J.D : Oui ça fait partie de la démarche normale quand on met ses enfants en bilingue, oui.

Et vous avez l'occasion de parler un petit peu avec vos enfants en breton?

J.D : Ouais. Quand ils veulent bien.

Est-ce que vous pensez que le breton a de l'avenir ?

J.D : Elle peut avoir de l'avenir, à condition qu'il y est un nombre de locuteur suffisant, après si le nombre de locuteur diminue trop, bah évidemment c'est une langue qui va périr hélas. Après c'est une conscience personnelle et individuelle, de savoir d'où on vient, où on va peut-être, je sais pas.

Est-ce que vous avez eu l'occasion d'échanger avec d'autres parents qui n'ont pas eu l'occasion de mettre leurs enfants en écoles bilingue ?

J.D : Ouais bien-sûr, bah le truc qui revient c'est « à quoi ça sert ». Mais je dirais à quoi ça sert les oiseaux, à quoi ça sert, à quoi ça sert d'autres choses. On est pas là pour que ça serve, on est là pour que ça existe, pour que ça continue. Mais pour moi la langue fait partie d'un ensemble culturel qu'il faut préserver, au même titre que la musique, les costumes, les traditions, les jeux, enfin c'est un ensemble pour moi. Le sport, certains sports bretons aussi.

Yann DUVAL :

Y. Duval (45 ans)

Où êtes-vous né ?

Y.D : Je suis né à Lorient.

Est-ce que vous savez parler en breton ?

Y.D : Non, je ne sais pas parler en breton. Quelques mots, oui, mais je ne formule pas de phrases.

Est-ce que vous savez écrire en breton ?

Y.D : Absolument pas, non du tout. Lire ? Quelques mots...

Où avez-vous entendu parler du breton ?

Y.D : Entendu parler du breton, où, je ne dirais pas parce que je connais le breton, la langue bretonne depuis ma naissance, mais, entendu parler breton avec mes grands-parents, et puis ma mère.

Est-ce que vous avez des enfants ?

Y.D : Oui, j'ai deux enfants.

Est ce qu'elles sont en école bilingue ?

Y.D : Alors, tout à fait elles sont en école bilingue à l'école de Plomeur.

Pourquoi vous avez décidé de les mettre en école bilingue ?

Y.D : Alors euh, la question s'est posée effectivement. C'était à la base pour la facilité de l'apprentissage de langue, des langues en matière générale. Juste une gymnastique qu'on pensait, du cerveau en fait, pour l'apprentissage des langues.

Donc rien à voir avec votre famille ?

Y.D : Il y a forcément un lien, si, quelque part. Et puis pour faire perdurer évidemment la langue bretonne en général, ouais c'est assez lié en fait.

Est-ce que vous avez eu l'occasion de parler breton avec votre maman et vos grands-parents ?

Y.D : Quelques mots. La compréhension des phrases...

Donc vous n'avez jamais appris à parler breton ?

Y.D : À non non, moi j'ai jamais appris.

Et vous auriez souhaité ?

Y.D : Euh oui, après c'est le temps qui faut, il faut prendre le temps.

Que pensez-vous du breton plus tard ? Est-ce que vous pensez qu'il va perdurer ?

Y.D : Bah oui je pense que ça va perdurer au vu des euh, de la dynamique qu'il y a autour du breton entre radio, entre euh, et puis des bagad, des cercles, les écoles.

Jacqueline DUVAL :

Ja. Duval (75 ans)

Pelec'h oc'h ganet ?

Ja.D : Ba Kombrit.

Hag eñ e ouiez lenn e brezhoneg ?

Ja.D : Un tammig.

Selaou a rez ouzh ar radio e brezhoneg ?

Ja.D : Ya, un tammig, Jakez Kroc'hen.

Ha skriv a rez un tamm e brezhoneg ?

Ja.D : Euh nann, un tammig met pas kalz.

Pelec'h ho peus desket ar brezhoneg ?

Ja.D : Gant ma mamm, gant ma zad, gant ma mamm-gouzh, gant ma zad-kouzh

Daoust hag eñ ho peus bugale ?

Ja.D : Ya, daou! Daou paotr.

Komz a rez brezhoneg ganto ?

Ja.D : Nann.

Ha perak ?

Ja.D : N'eus ket desket brezhoneg n'eñ.

Ha perak ?

Ja.D : Pourquoi ? Ah bah parce qu'ils étaient à l'école, bah l'école pas breton quoi.

Et pourquoi vous ne les avez pas mis à l'école pas bretonne ?

Ja.D : Bah parce que c'était comme ça, ça se présentait pas à l'époque.

Ça existait les écoles bretonnes ?

Ja.D : Diwan, mais je n'étais pas trop Diwan.

Et vous avez essayé de leur parler un peu en breton ?

Ja.D : Oh un petit peu quelque fois, mais pas trop, c'était pas...

Vous n'avez pas essayé de leur apprendre comme vous avez appris avec la famille ?

Ja.D : Non.

Et vous pensez que l'extérieur a influencé ?

Ja.D : Non je pense pas.

Quelle serait la raison ?

Ja.D : Je sais pas, on n'avait pas l'occasion puisqu'on était pas dans le Finistère donc euh voilà.

Est-ce que vous pensez que l'environnement familial, vu qu'il n'était pas le même... Votre mari parle breton ?

Ja.D : Non pas du tout !

Ça ne serait pas par rapport à ça alors ?

Ja.D : Peut-être oui, oui sûrement même...

Et donc, vous avez des petits enfants ?

Ja.D : Oui !

Est-ce que vous leur parlez breton ?

Ja.D : Ehie
Ha perak ta?

Ja.D : Quoi tu dis ?

C'est important pour vous de parler en breton avec eux ?

Ja.D : Ehie.

Ha perak ?

Ja.D : Ha perak ? Ah ...Pourquoi. Ahh « Peiñ » on dit. Bien pour garder cette langue bretonne vivante et puis euh qu'elle ne se perde pas, qu'elle continue à être parlée.

D'accord, et qu'est-ce que ça vous fait quand vous leur parlez breton ?

Ja.D : Bah j'adore, j'aime ça.

Est-ce que vous parlez breton dans la vie de tous les jours ?

Ja.D : Non.

Donc seulement avec vos petits-enfants, dans la famille quoi ?

Ja.D : Ou avec des amis des fois, des copains, certains... avec les petits anciens de l'association.

Qu'est-ce que vous pensez du breton et l'avenir ?

Ja.D : Bah je pense que c'est une langue qui peut durer...il faut pas la perdre, il faut surtout pas la perdre, continuer à la parler.

Quel serait les obstacles ?

Ja.D : Bien, nos dirigeants. Qui voudraient nous supprimer les langues régionales et euh je trouve que ça c'est... Ce n'est pas bien parce que en fait il faut garder ça, c'est très cher aux régions aux voilà... Aux langues régionales, il faut les garder les langues régionales.

Les gens autour de vous, qu'est-ce qu'ils pensent du breton et de tout ça ?

Ja.D : Bah je pense qu'il y en a qui aime beaucoup parler breton. Dont nos copains là, il y en a qui parle breton. Et donc, moi j'aime bien discuter en breton.

Ça vous fait du bien, ça vous rappelle peut-être des souvenirs ?

Ja.D : Bah oui ! Ça rajeunit.

Est-ce que vous pourriez me parler de l'apprentissage du breton à l'extérieur de l'école, c'est à dire, comment vous l'avez appris avec vos grands-parents ?

Ja.D : Bien on l'a appris, d'abord parce que nos parents parlaient breton entre eux, pour qu'on comprenne pas au début. Mais à force d'entendre la langue, bah on était pas trop bête, donc on arrivait à enregistrer ce qui se disait et pourquoi et pour quelles raisons ils se parlaient ou ils disaient ces mots. Et puis ensuite on comprenait, et on écoutait bien, et par la suite on a commencé à le parler. Et c'est comme ça que en fait, on a appris le breton. Et qu'on arrivait à faire conversation après avec nos grands-parents. Mon grand-père paternel ne savait pas le français, ma grand-mère paternel non plus. Donc bah il fallait bien qu'on se débrouille pour converser avec eux, on avait appris le breton, tout simplement.

Questions sur J-P. Duval (76 ans) réponses de Ja. Duval

Est-ce que vous avez eu l'occasion de vous parler en breton ?

Ja.D : Euh, si, il y a quelques mots que je dis qu'il comprend évidemment, à force d'entendre, mais il n'a jamais eu l'occasion d'apprendre le breton, parce que sa grand-mère avait été employée très jeune dans la région de Carcassonne, et elle ne savait pas un mot de français donc, elle a été très très malheureuse, et elle n'a jamais voulu apprendre à ses enfants même, le breton, et encore moins à ses petits-enfants... Alors il comprend quelques mots si je parle en breton, bon, et il réagit, il sait ce que c'est maintenant, à force, mais sinon non.

Et vous pensez qu'il aurait aimé apprendre le breton ?

Ja.D : Peut-être oui, mais jeune quoi.